

*Cela débuta par une anecdote suivie d'une question.*

*La question d'abord : « Si l'on arrivait à tuer<sup>1</sup> son présent retrouverons-nous la gloire de son passé ? »*

*L'anecdote maintenant : « Un jeune homme tout beau, tout fier entendait chaque matin, le monde le saluer en ces termes :*

*— Comment vas-tu ô ! Toi le meilleur des hommes ?*

*Le jeune homme tout beau, tout fier se dit :*

*— Certes je suis le meilleur des hommes et si je me mariais, je le serais encore plus.*

*Sitôt dit, sitôt fait !*

*Le jeune homme tout beau, tout fier prit pour épouse sa jolie et charmante voisine. Une femme des plus honorables. Mais alors, il entendit le monde le saluer en ces termes :*

*— Comment vas-tu ô ! Toi le pareil des hommes ?*

*— Quoi ? Se révolta le jeune homme tout beau, tout fier. Moi qui croyais qu'en me mariant, je serai auréolé de gloire ! Me voici pareil au commun des mortels. Je vais de ce pas divorcer et retrouver ma gloire passée.*

*Sitôt dit, sitôt fait !*

*Le jeune homme tout beau, tout fier divorça de sa jolie et charmante voisine. Une femme des plus honorables. Mais alors, il entendit le monde le saluer en ces termes :*

*— Comment vas-tu ô ! Toi la honte des hommes.*

*Conclusion : « On peut quelque peu changer son présent mais jamais retrouver son glorieux passé. Celui-ci ne nous appartenant pas ou plus.*

---

<sup>1</sup> Je parle bien de tuer, commettre un crime comme il sera démontré tout au long de ce premier volume des récits autobiographiques.

*Maintenant j'aimerai poser la question autrement : « Si l'on arrivait à tuer<sup>1</sup> son passé le présent en sera-t-il meilleur ? »*

*Je viens de me marier, je suis donc forcément amoureux de ma femme et pour lui être agréable je veux et je vais faire un petit tour dans mon passé et me débarrasser de toutes celles que j'ai ou qui m'ont aimé. Ainsi elles ne feront plus d'ombre à mon actuelle moitié.*

*— Tout simplement ? Remarque la voix du Sud.*

*— Tout simplement ? Lui répond celle du Nord.*

*Le conflit peut commencer.*

---

<sup>1</sup> Je parle bien de tuer, commettre un crime comme il sera démontré tout au long de ce premier volume des récits autobiographiques.

## Pour commencer

*Je ne sais même plus ce qui me pousse à y aller.*

*J'y étais, c'est tout. Il y avait foule. Je n'aime pas la foule. À s'y bousculer. Les épaules s'entrechoquaient. Les « Pardon ! » fusai-ent. Chacun évoluait en cet espace exigu comme dans un rêve. Il y régnait une ambiance de bibliothèque. Murmures et chuchotements se partageaient un bourdonnement silencieux. Malgré la présence de cette marée humaine, je me sentis seul, désespéré, décontenancé, envahi par la solitude et ce sentiment d'inutilité. Je pris place sur un des bancs du hall, non loin des poubelles en plastique débordant de gobelets et de canettes de soda que s'empressaient de récupérer des mains couleur ébène. Tout autour de moi, l'incessant et désagréable cliquetis des distributeurs qui proposaient des insipides boissons froides ou chaudes à l'envie. Les pièces de monnaie qu'on y introduisait électrifiaient l'ambiance et en augmentaient l'ingrate indifférence.*

*De cette foule compacte, se dégagea une silhouette. Vite, je reconnus en elle ce frère que je n'avais plus revu voilà une vingtaine d'années, voire plus. Une trentaine peut-être. Malgré la calvitie et les tempes grisonnantes, je le reconnus. Je me levai et allai à sa rencontre. S'en suivit une longue étreinte.*

*Enfin, quelque chose de sincère !*

*— Tu vas bien ? Nous demandâmes-nous.*

*— Très bien ! Nous répondîmes-nous.*

*— J'ai rendez-vous dans le coin. Me dit-il en me désignant du menton une porte quelconque.*

*— C'est bien ! Lui dis-je. Nous nous reverrons plus tard.*

*Il me sourit et disparaît derrière une porte qui se referma sur le temps qui ne nous laissait pas nous dire ces choses simples qui exprimeraient l'absence et l'éloignement. Je sentis une lassitude et du plus profond de moi-même remonta une certitude acide et amère. La certitude que nous n'avions rien à nous dire. Une accolade avait suffi. Là, s'arrêtait toute sincérité.*

*Un peu déprimé, je quittai ce lieu où je n'avais plus rien à faire et que je trouvais tout à coup hostile. La rencontre fut brève comme programmée depuis le passé. Je me rendis compte, seulement alors, que toutes les familles agissaient ainsi. À mesure que nous avançons dans l'âge, le temps nous habillait et nous enroulait dans un long drap d'égoïsme. Chacun des membres devenait étranger pour les autres, façonné par un choix dicté par un intérêt propre. Prises entre les dents acérées de l'étau identitaire, nos familles profondément Berbères se voulaient profondément Arabes et s'inventaient des origines mythiques que même la plus inepte des raisons aurait rejeté. Elles nous inculquaient des principes sans fondement lesquels ne nous menaient que vers la plus totale des indifférences et d'insupportables solitudes. Certains se plaisent à appeler ceci le respect. Un terme pompeux et creux.*

*Très tôt, on apprenait ce respect du à chacun des membres constituant la grande unité. On nous lâchait dans la rue qui nous apprenait l'amitié. On y trouvait l'amour et la tendresse qui risquaient de nous manquer. Les véritables valeurs morales et sociales nous venaient de la rue. On y passait ses journées et ne revenait au domicile qu'à des heures fixes. Celles des repas partagés dans le silence et dans la crainte de mal faire ou celles où l'on s'allongeait quand venait la nuit, seul avec soi-même pour dormir épuisé. Déjà aucun lien ne nous reliait entre membres d'une même famille. On se parlait que très rarement. Nous n'avions rien à nous dire. Les seuls moments où nous nous sourions et nous embrassions restaient ceux des fêtes annuelles qui n'avaient de religieux que leurs*

*noms et où l'étreinte nous donnait droit au partage d'un copieux repas fait de viandes grillées et de douceurs d'occasion.*

*Je me souviens avoir fait plus de cinq cents kilomètres aller et autant pour le retour assis sans rien dire, aux côtés de mon père conduisant sa Renault 8 bleue<sup>2</sup>. Tout le long, il était concentré sur la route. J'avais très tôt appris le respect comme celui de ne jamais adresser la parole à une personne adulte si ce n'est pour répondre à une de ses questions. Mon père ne disant rien, par déduction je n'avais rien à dire ou à lui répondre. Le voyage s'était passé dans le silence le plus absolu. À cette époque, il n'y avait pas encore l'autoradio, du moins ce n'était pas encore répandu, pour vous tenir compagnie. Seul le ronronnement du moteur parlait pour nous. Il nous berçait au risque de nous endormir. Pour passer le temps, je regardais la route que l'avant de la voiture semblait avaler. J'étais fasciné par ces lignes blanches discontinues séparant en deux la Nationale et qui venaient se jeter comme en un ultime suicide sous la voiture qui les happait sans jamais en être rassasiée. Une voiture vorace.*

*Mon frère n'était que de deux ans mon aîné et même d'un peu moins. Il aurait dû y avoir entre nous des complicités innocentes, des jeux partagés, des amitiés communes. Rien de tout cela. Nous ne nous voyons qu'aux heures très brèves des repas quotidiens et le soir venu chacun regagnait sa couche et rêvait seul de ses moutons. Nous n'avions jamais eu de moments partagés si ce n'étaient ces heures d'enfance que s'accapara un téléviseur assassin.*

*Bien avant la télévision nous nous retrouvions autour de Grand-mère pour écouter ces contes qui nous faisaient frissonner avant de nous emmitoufler dans nos couvertures et de nous laisser emporter par les cauchemars les plus doux et les espoirs les plus fous. Là, non plus, nous*

---

<sup>2</sup> B 466 AE Aljazair.

*n'avions pas à communiquer par la parole. Le respect était de rigueur. Ne jamais couper la parole à un adulte. Cela ne pouvait se concevoir. Comme de manger de la cervelle ou des rognons réservés aux seuls adultes. Cela risquait de s'avérer très néfaste pour nous.*

*Le matin, nous partions à l'école, le froid extrême d'alors ne nous encourageait pas à nous adresser la parole. Seule la buée expulsée par nos bouches au rythme de notre respiration exprimait nos états. Nous avançons, le pas incertain, sur la neige ou le verglas, toujours emmitouflés dans de longues écharpes de laine, les mains dans des gants et les gants dans les larges poches de nos qachabias. Malgré la laine, nos oreilles se laissaient mordiller par le vent glacial du matin. Nous portions alors nos vêtements doublement. Deux tricots de peau. Une, voire deux chemises bien boutonnées. Deux gros pulls. Une large veste. Une écharpe. Deux pantalons. Pas de slip. Nos familles n'en voyaient pas l'utilité. Deux, quand ce n'est pas plus, chaussettes. De grosses godasses fourrées à la semelle en crêpe antidérapante. Des gants de laine. Souvent une cagoule ou un passe-montagne. Et par-dessus tout l'inévitable qachabia imperméable avec sa capuche rabattue.*

*Ah ! J'oubliais. Sous la qachabia, nous portions, comme tous les autres élèves, le cache-poussière gris plus qu'obligatoire. Uniformité uniforme uniformisée !*

*En fait, et nous l'apprenions vite et assez tôt, nous étions les enfants de la famille et non de nos géniteurs directs. La famille déployait sur nos têtes ses ailes protectrices et nous assistait dans tous les cas. Que nous ayons tort ou raison celle-ci nous soutenait malgré et contre tout et tous. Jamais elle ne nous abandonnait.*

*« Quoiqu'il arrive, ton frère reste ton frère, ne te laisse jamais abuser par ton ennemi »*

*Par frère c'est toute la famille qui est désignée. L'ennemi c'est le reste. Celui qui n'est pas nous.*

*Depuis, le temps a passé.*

*Quelques dents sont tombées. Des poils gris sont apparus. Beaucoup de petites choses ont changé. Aucune évolution, seulement de petits changements. Nos rêves sont devenus presque pénibles, limite effrayants, quelque peu angoissants dans un milieu cauchemardesque où prédominent l'égoïsme et le nombrilisme. Partout ce sentiment naissant d'oppression, de peur panique. Un sentiment d'appréhension, d'insécurité, de crainte de l'autre. Cette crainte de l'autre que l'Occident nous apprend très tôt.*

*Cauchemar !*

*Angoisse !*

*Anxiété !*

*Mais l'identité reste là. Toujours là. Comme si la famille arrivait à déployer son aile protectrice sur toute la planète pour nous retrouver, nous protéger contre l'Autre, cet inconnu qui menacerait notre existence même.*

*Protection du passé. Depuis le passé. Patrimoine immuable.*

*Pour que cesse le cauchemar, nous abusons du coquelicot notre héritage d'Hommes Libres.*

*Le coquelicot !*

*— Que nous radotes-tu là, vieux cinglé ? Remarquent certaines langues. Le coquelicot ? Cette mauvaise herbe ? Cette mauvaise herbe !*

*Cette fleur bien de chez nous égaye nos champs au mois de mai grâce à ces pétales doux et fins et à sa belle couleur rouge. Cette fleur renferme des alcaloïdes dont l'action est plus que remarquable sur nos troubles d'adultes. Un sédatif sans pareil.*

*Que cesse le rire ridicule ! Ironie mal placée !*

*N'ai-je point retrouvé mon identité ?*



## Tsar ut<sup>3</sup>

*Je voudrai que s'ouvre la porte  
et que la mort vienne partager mon repas.*

Je suis l'Aurès.

Beaucoup ont cherché l'étymologie de ce mot énigmatique mais en vain. Faute de l'avoir cherché, souvent cherché, ailleurs que là où il faut. Certains croient l'avoir trouvée dans la *monopède flore*<sup>4</sup>. Je sais, ils ont tout faux.

Je suis l'Aurès.

D'autres pensent l'avoir trouvée dans la *polypède flore* locale mais là aussi, il y a erreur dans la conclusion toujours hâtive et arrangeante. Je le sais.

Je suis l'Aurès.

Je ne suis ni une faune ni une flore ni ce *parallélopède ailleurs* que certains situent dans un espace et un temps autres. Mais là Rosny Aîné aurait fait mieux avec ses Moedigen.

Je ne vois que des chercheurs qui cherchent et des *tâtonneurs* qui tâtonnent mais jamais, au grand jamais, ils n'ont trouvé une lumière certaine, une vérité proche car

---

<sup>3</sup> Tous les titres de ces récits autobiographiques, comme ce n'est jamais indiqué, sont les noms des héroïnes principales. Tous ont une signification propre. Ici Tsarut veut dire clé mais aussi prélude ou commencement.

Bien souvent ces héroïnes portent le même nom. Ce n'est que pure coïncidence, ce nom étant en vogue alors.

<sup>4</sup> Les mots en italique quand ils ne sont pas pur barbarisme, ils sont détournés de leur sens premier.

c'est dans la *plore* qu'il faille chercher. L'*hommopède plore*. Là est le secret. L'origine est dans la *plore* dont je fais partie.

Je suis l'Aurès.

N'en déplaise aux *imbécilopèdes*, je le suis et je le reste et ce malgré mon amnésie déclarée et ma folie diagnostiquée.

Je suis l'Aurès.

Je le dis et le répète à ceux qui *veulent* l'entendre et même au reste. L'étymologie ? Cherchez-la en moi. Moi qui suis néant et ténèbres. Moi qui suis le *Sans Lumière*. Je suis ce cœur qui bat en sa cage. Je suis l'*intimité* de la vie. Son intérieur sacré. Le *Non Savoir*. Le doute... peut-être.

Je suis l'Aurès.

Le sceptique veut des preuves ?

Qu'il lise les journaux ! On y parle de moi bien avant les parchemins de l'Égypte qui faisaient déjà mon éloge. Ses prêtres ne me confiaient-ils pas leurs morts envoyés dans des barques chargées pour l'éternité ? N'étais-je pas pour eux la Tamentit, cet autre monde ? Monde sans lumière. J'accueille les âmes et les guides sans rame dans la trame de la nuit sans fin.

Je suis l'Aurès.

Nombreux sont ceux qui essaient de trouver un sens à mes écrits mais n'y rencontrent qu'un délire parfois insensé, souvent décousu. Tous sont unanimes et évoquent ma folie. Ils parlent de paranoïa. Ne savent-ils donc pas qui je suis ? N'ont-ils rien compris ?

Je suis l'Aurès.

Je le dis sans *orgueil* et sans *prétention* ni *fierté*. Ce n'est juste là que la Vérité. De nos jours, crois-en encore à la Vérité ? Toute la Vérité ? Dites « Je le jure ! »

— Je le jure ! Dit le dinosaure ailé, zélé.

Et ce dernier témoigne qu'en effet je suis l'Aurès millénaire.

Je suis l'Aurès.